

**La Violence Politique En Afrique Contemporaine Dans L'oeuvre  
Romanesque De Sony Labou Tansi: Une Lecture De *La Vie Et Demie*,  
*L'état Honteux*, *L'ante-Peuple* Et *Les Yeux Du Volcan*.**

**Par**

**Emokpae-Ogbebor Osarenmwinda  
Department of Foreign Languages  
Faculty of Arts  
University of Benin, Benin City.**

**Résumé**

*Vers 1960, alors que la décolonisation avait suscité un grand optimisme chez les Africains qui voyaient la fin des discriminations et des injustices sociales, les drames politiques se sont pérennisés pourtant. Les jeunes Etats ne sont pas parvenus à apporter l'apaisement attendu. Bien au contraire, les pays africains sont encore aujourd'hui le théâtre de guerres ethniques, de génocides et d'autres fléaux qui marquent l'avènement de nouvelles tragédies politiques. Ce n'est donc pas étonnant que les littératures d'Afrique subsaharienne de langue française soient marquées, depuis leur émergence jusqu'à aujourd'hui par la thématique de la violence. Nous nous intéressons à la question de la violence et à la manière dont elle s'exprime dans l'œuvre romanesque de l'auteur congolais dont l'écriture émerge à l'heure où les conflits politiques d'Afrique de l'Ouest atteignent des sommets dramatiques inattendus. L'univers fictif de Sony Labou Tansi dénonce les abus des Etats indépendants dans un pamphlet sévère qui raille les dictatures postcoloniales. A travers une écriture engagée, l'auteur milite pour le respect des droits de l'homme et des valeurs de la démocratie.*

**Mots clés: Violence, politique, Afrique, contemporaine, oeuvre, romanesque.**

## Introduction

L'histoire de la littérature africaine montre que les périodes de conflit et des crises étaient propices à l'émergence d'auteurs engagés dans leurs œuvres et dans la vie, prenant des décisions citoyennes. Le littéraire et le politique entretiennent alors des relations étroites et s'influencent mutuellement. Le sujet politique devient un motif central des récits. L'auteur reprend les débats intellectuels et les préoccupations contemporaines sur le devenir de la société pour en faire la trame de sa fiction. Comme bon nombre d'auteurs africains de la période postcoloniale, Sony Labou Tansi n'échappe pas au choix d'une littérature engagée marquée par l'avènement d'un Etat souverain dirigé par des dictateurs tyranniques. L'ensemble de ces romans s'inspire des péripéties d'un régime dictatorial ultraviolent et liberticide. La fiction dans les œuvres de notre corpus, *La Vie et demie*, *L'Etat honteux*, *L'Anté-peuple* et *Les Yeux du volcan*, se focalise sur l'institution étatique, ses appareils militaires et le rôle du président de la République dans l'émergence des violences qui rythment la vie politique. L'écrivain mesure sans doute les enjeux nouveaux d'une autorité étatique qui remplace l'administration coloniale et les formes traditionnelles de gouvernance. Ce qui intéresse le romancier n'est pas tant de raconter les événements politiques du Congo ; mais de décrire cette violence que l'Etat génère dans les jeunes Républiques tropicales. Bien que l'œuvre de Sony Labou Tansi développe en profondeur la vision d'un réel imprégné d'imaginaire et de magie, on décèle dans son écriture « un réalisme critique » qui dévoile dans le détail par le biais d'une approche analytique, la notion de violence. Celle-ci se dévoile dans des aspects les plus variés et reste opérante dans l'ensemble de l'action fictive. L'acte politique et l'acte littéraire se confondent dans l'œuvre et sont indissociables de l'acte de violence. Il convient de dire que la thématique de l'extrême fonde la logique des textes. Ainsi, étudier le thème de la violence dans l'œuvre de Sony Labou Tansi implique forcément la mise en parallèle de la fiction et de la réalité politique africaine sous l'égide d'un Etat postcolonial incarné par un tyran qui apparaît comme le personnage principal dans la pratique du pouvoir.

D' autres critiques comme Osazuwa, S.E. (1994). «Coscience et lutte de classes chez Sony Labou Tansi», Osazuwa S.E. (2003). «Sony Labou Tansi et le discours de la violence», Julien, E. (1991). «Le devoir de violence et la vie et demie», Kimpolo, A. (2015). «Mutations politiques en Afrique: pouvoir, conflits et violence dans la vie et demie de Sony Labou Tansi», Tansi, V. (2016). «Violence dans la vie et demie de Sony Labou Tansi», Bale, R. (2016). «La délinquance idéologique: Sony Labou Tansi and the political love story of Romeo and Juliette», ont condamné la violence politique perpétrée par les régimes des gouvernements africains au fil des années.

Nous notons qu'après plus de quarante ans d' indépendance, les scènes politiques en Afrique sub-saharienne ne cessent pas de connaître la violence, le totalitarisme, la démesure, l'ivresse du pouvoir des régimes politiques africains successifs. D'où le besoin pressant de rédiger cet article. *La Vie et demie* se situe dans un pays imaginaire, la Katamalanasia, dont Yourma est la capitale. Ce roman est celui qui met en vedette Sony Labou Tansi: Dans ce pays imaginaire, le peuple est soumis à l' oppression, à la brutalité, voire à la séquestration perpétrée par une succession de dictateurs appelés les guides providentiels. Ces dictateurs se voient comme ayant le destin du peuple en main. Ils ôtent au peuple toute forme de révolte à leur régime dictatorial.

L'affrontement de Martial, le héros du roman, avec le guide providentiel, coûte la vie à Martial. Les membres de la société y compris la famille de Martial ne sont pas épargnés des meurtres et des tortures. Bien que mis à mort par le guide providentiel, le corps de Martial ne cesse pas d' apparaître au guide et de le hanter. Le fantôme de Martial tourmentera les guides successifs, tout en incitant le peuple à la révolte qui finit par renverser le régime des guides providentiels.

Dans *L'Etat honteux*, nous assistons à un roman à double tranchant, provoquant des rires et des pleurs chez les lecteurs. C'est l'histoire de Martillimi Lopez, chef d'Etat dictateur d'un pays africain, comme il y en a tant d'autres sur le continent africain. Le roman fait rire les lecteurs en raison des choses bêtes que font les hommes dans le roman. Le colonel

Lopez est choisi par son peuple pour gérer les affaires de son pays. Il fait preuve des tendances dictatoriales reconnues chez pas mal de chefs d'Etat et présidents en Afrique contemporaine. Martillimi Lopez comme bien des hommes de son cabinet est moralement dégradé. Il abuse du pouvoir mis à sa disposition tout en opprimant et en tuant ses adversaires. Lopez fait figure des chefs d'Etat africains qui détiennent le gouvernail de leur pays, à seule fin de satisfaire à leurs besoins personnels. Irrité par le style de vie du président Lopez, las de tolérer ses incartades et sa mauvaise gestion des affaires du pays, les ministres, les chefs de son armée ainsi que les hauts fonctionnaires de son régime décident de démissionner.

Pour ce qui concerne *L'Anté-peuple*, nous avons affaire à une histoire d'amour et politique. Deux belles jeunes filles, Yealdara et Yavelde se rivalisent l'une avec l'autre pour attirer l'attention de Dadou, directeur marié d'une école d'institutrices au Zaïre. Dadou résiste à la tentation d'avoir des rapports sexuels avec elles. Pour faire cela, il s'adonne à l'alcool. Yealdara, instable et éprise de Dadou, couche avec un autre et se suicide. La lettre qu'elle laisse rejette la faute de son suicide sur Dadou. Il fait quatre ans de prison avant que Yealdara puisse exercer la sortie de prison de Dadou. Les membres de la société tout comme Dadou et Yealdara font tout pour se protéger contre les bandes meurtrières des soldats gouvernementaux, à la recherche des supporteurs de la Résistance contre le gouvernement. Les formes d'oppression abondent dans le roman telles que la disparition de temps à autre des citoyens que l'on qualifie de peut-être vivants ou de peut-être morts. Sony Labou Tansi s'attaque aux mauvaises conditions socio politiques du Congo en particulier et à celles de l'Afrique en général se traduisant par la dictature.

*Les yeux du volcan* s'ouvre sur l'arrivée de l'homme, le colosse qu'il s'appelle à la ville d'Hozanna. Dans cette ville, il est défendu aux habitants de loger des étrangers à l'exception des Argandov, une famille qui exerce assez d'influence dans la ville d'Hozanna. Sony Labou Tansi nous fait la peinture d'un pays africain peu développé où les infrastructures de base sont laissées à l'abandon et dans des conditions déplorables. Nous avons affaire à un

régime totalitaire dans une ville où les habitants sont soumis à l'ivresse du pouvoir en place. Le colosse, symbole d'espoir essaie de tenir tête à ce régime totalitaire, corrompu et oppressif, représenté par les Argandov et le maire de la ville d'Hozanna. Le colosse finit par être assassiné par les autorités du régime pour le simple fait qu'il a des crimes à vendre qui exposerait les méfaits du régime au pouvoir.

### **Conceptualisation**

Le mot politique nous vient de *politicus* et signifierait tout ce qui est relatif à la cité, au gouvernement de l'Etat. Un autre sens voudrait que la politique ou le politique soit relié à toute société organisée ou à tout ce qui est relatif à l'organisation et à l'exercice du pouvoir dans une société, au gouvernement, d'où l'expression le « pouvoir politique », c'est-à-dire, toute structure habilitée à diriger une société organisée.

Il ressort que la politique est tout ce qui est relatif au pouvoir. Cela peut aussi signifier tout ce qui est relatif à la connaissance des faits politiques. Enfin, on peut dire que la politique, c'est l'art et la pratique d'un gouvernement des sociétés humaines.

En Afrique, la politique est généralement l'affaire d'une élite qui gère les affaires de l'Etat. Pendant longtemps et plus précisément au sortir des indépendances politiques, elle a été marquée par des luttes pour prendre le pouvoir et l'exercer. L'on comprend pourquoi en Afrique, il fut un temps où la dictature régnait en maître sur le continent. Cette situation oblige l'écrivain Tangri (1982:6) à dire que:

Les fonctions politiques, gouvernementales et partisans, sont ardemment recherchées...car elles assurent la participation à la prise du pouvoir, au partage des bénéfices du pouvoir, à la distribution des ressources rares comme les marchés publics, les prêts bancaires, les emplois, les licences commerciales : elles sont

donc l'occasion de profits matériels pour les leaders politiques.

L'écriture de Sony Labou Tansi peut mieux se comprendre à la lumière de l'analyse du rôle de la violence dans l'Histoire. Dans son ouvrage, *Du mensonge à la violence*, Arendt (1991:16) affirme que l'étude accordée à la violence elle-même est rare et qu'on lui préfère souvent l'intérêt pour les armes et les conditions qui génèrent la violence :

On ne saurait s'intéresser à l'histoire et à la politique sans se rendre compte du rôle immense que la violence n'a cessé de jouer dans les affaires et dans le comportement des hommes (...) il apparaît assez surprenant à première vue que la violence ait si rarement fait l'objet d'une analyse ou d'une étude particulière.

L'œuvre de Sony Labou Tansi tente de démontrer l'échec des Etats militarisés des Républiques africaines et il plonge son lecteur dans un contexte de crise. Les Etats fictifs ou réels sont à l'image des jeunes Etats africains, ils se sont enlisés dans le chaos politique. Le vocable « indépendance » revient de manière récurrente pour insister sur la mise en scène d'une actualité politique contemporaine à toute la société. Le paradigme « indépendance » se vêt d'un sens métaphorique et polysémique. Il peut signifier le contexte postcolonial mais aussi le pouvoir et l'Etat qui l'incarne. Il est utilisé à plusieurs reprises dans *L'Anté-peuple* et dans *La Vie et demie*. Les narrateurs des deux romans constatent la fragilité de l'Etat et exposent les conséquences d'une décolonisation mal faite, « l'indépendance, ça ce n'est pas costaud ». L'Etat souverain est accusé d'être responsable de la tragédie des indépendances. *La Vie et demie* met toute l'Afrique indépendante face à sa responsabilité dans un courrier

adressé au guide Cézama 1<sup>er</sup> par le rebelle Layisho qui lui rappelle le défi de son Etat ainsi :

Excellence, nous devrions avoir honte. Ceux qui nous ont jeté l'indépendance avaient parié leur tête, leur sang pour dire que nous serions incapables de gérer la liberté. Ce défi-là, il devrait bouger dans toute notre manière de respirer. Nous avons un passé qui nous condamne à être plus que tous les hommes. Or quelle réponse nous avons donné à notre condition de questionner la viande (pp.162-163).

Tout ceci pour dire que la question politique s'avère être la préoccupation réelle de l'écrivain. Les violences et les drames rapportés par la fiction sont les preuves d'un Etat calqué sur un modèle occidental qui apparaît comme un gouvernement incompetent et non qualifié.

Il nous faut distinguer la violence politique de la violence en général. En effet, la violence politique reste omniprésente dans les œuvres de Sony Labou Tansi. Il faut dire que c'est le ressort qui entraîne toutes les dérives des leaders africains et leur permet de se maintenir au pouvoir à travers des élections frauduleuses. Pendant ce temps, les dirigeants politiques africains maintiennent tout le peuple dans une sorte de terreur, de dépendance effroyable. Quelles sont alors les formes de violences politiques identifiées dans les œuvres ? Elles sont de trois ordres à savoir la cruauté des dirigeants, le caractère sanguinaire des dirigeants et la torture alimentaire.

### **La cruauté des dirigeants**

En lisant les romans de Sony Labou Tansi, ceux de notre corpus exposent au lecteur une société remplie d'abus d'un pouvoir tyrannique. Tout au long de ses romans, cette tyrannie se résume en une sorte de cruauté des

guides. A côté de tout cela, on assiste à une description du peuple déçu par ses guides qui est d'ailleurs l'allégorie de tous les peuples africains.

La tyrannie ou le pouvoir politique de la Katamalanasia est marquée par la succession des guides caractérisés non seulement par le pouvoir totalitaire, mais aussi par la terreur, la cruauté souvent remplie de cynisme exacerbé. A travers *La Vie et demie*, la cruauté cynique des guides réside dans leur façon de ne pas tuer directement leurs victimes. Ils les soumettent d'abord à une souffrance lente et excessive avant de les envoyer à une mort atroce. *La Vie et demie* s'ouvre sur un de ce cynisme exagéré, exercé sur Martial :

Le Guide Providentiel enfonça le couteau de table dans l'un puis dans l'autre œil, il en sortit une gelée noirâtre qui coulait sur les joues et dont les deux larmes rejoignirent dans la plaie de la gorge, la loque-père continuait à respirer comme l'homme qui vient de finir l'acte. Maintenant qu'est-ce que tu attends ? (...) Je ne veux pas mourir cette mort (...) Alors le Guide providentiel s'empara du revolver(...) l'arma et en porta le canon à l'oreille gauche de la loque-père, les balles sortirent toutes par l'oreille droite avant d'aller se fracasser contre le mur(...) La colère du Guide Providentiel monta(...) puis revint vers l'homme(...) Quelle mort veux-tu mourir Martial(...) Celle-ci Martial ? Il tira un chargeur en répétant nerveusement « celle-ci » ? Il tira un deuxième chargeur à l'endroit exact où il devinait le cœur de la loque-père (pp.13-14).

La cruauté des guides ne frappe pas seulement leur opposant car le guide Oramousando Mbi tue son cartomancien Pueblo quand il lui interdit de se coucher avec Chaïdana de peur que son père Martial ne puisse revenir : « Le



Guide Providentiel lui sauta à la gorge, il serra tellement fort que les os se brisèrent, les yeux de Kassar Pueblo sortirent entièrement des orbites et pleuraient rouge » (p.25).

Tout au long du roman, les guides se montrent injustes, cruels, déraisonnables, tyranniques. Ils exécutent sans pitié leurs sujets, qu'ils soient coupables ou non. Les scènes de torture et de cruauté sont nombreuses. Le Guide Providentiel part d'une petite chose, d'un moindre soupçon pour tuer, pour torturer. Le temps qu'a duré la dynastie des guides providentiels permet de dresser un long bilan de pertes en vies humaines. Le guide providentiel se sert de plusieurs moyens pour faire souffrir ses victimes. Avec son couteau de table, son revolver, et divers poisons, il se joue de ses victimes et les tue après leur avoir fait endurer plusieurs épreuves. Le martyr de tous ceux qui comparaissent devant le guide providentiel rappelle celui de Christ. En effet, chaque fois qu'un des condamnés est introduit chez lui, nous entendons dire par la personne qui l'accompagne « voici l'homme ».

Dans la République katamalanasienne, le Guide providentiel revêt un caractère de cannibale, car c'est avec le couteau utilisé pour couper sa viande achetée aux « quatre saisons » qu'il torture ses victimes :

S'approchant des neuf loques humaines que le lieutenant avait poussées devant lui en criant son amer « voici l'homme », le guide providentiel eut un sourire très simple avant de venir enfoncer le couteau de table qui lui servait à déchirer un grand morceau de la viande vendue aux Quatre Saisons, le plus grand magasin de la capitale, d'ailleurs réservée aux gouvernements. La loque-père sourcillait tandis que le fer disparaissait lentement dans sa gorge. Le Guide Providentiel retira le couteau de table et s'en retourna à sa viande de Quatre Saisons qu'il coupa et mangea avec le même

couteau ensanglanté. Le sang coulait à flots silencieux de la gorge de la loque-père. Les quatre loques-filles et la loque-mère n'eurent aucun geste, parce qu'on les avait liés comme de la paille, mais aussi et surtout parce que la douleur avait tué leurs nerfs (pp 11-12).

Une lecture poussée de *La Vie et demie* montre que le guide providentiel n'est jamais fatigué dans son acte ignoble d'exterminer son peuple. Sa tyrannie absurde transforme le territoire en un véritable abattoir : « Des régions humaines fuyantes criaient « vive Martial » et leur marée était inhumaine. Ces régions tombaient, se relevaient, couraient, toujours. Et bientôt, des chars marchèrent à la poursuite de cette viande fuyante (p.41). A cause du sadisme poussé à l'extrême du guide, il n'hésite même pas à tuer ceux qui sont chargés de sa sécurité personnelle. En effet, au cours de multiples apparitions de Martial, le Guide Providentiel, saisi d'une peur prenait son pistolet mitrailleur et balayait tout ce qui était à sa portée, hommes et objets confondus. Comme cette scène où il tua ses propres gardes provoquait toujours des querelles, il donna des explications vaines et mensongères comme si c'était Martial qui était l'auteur du meurtre. Après la mort de Kassar Pueblo, le cartomancien du guide et celle du docteur Tchi qui avait aidé Chaïdana à s'évader, le Guide Providentiel se retournait vers les autorités gouvernementales. C'est ainsi qu'il fit fusiller le ministre de la défense accusé indirectement de haute trahison. Le Guide Providentiel Oramousando Mbi est remplacé par plusieurs autres guides qui se succèdent à un rythme rapide mais qui n'apportent aucun changement. Ils continuent eux aussi à exercer la dictature, la tyrannie, la violence et beaucoup d'autres actes inhumains. A cette violence politique dans *La Vie et demie*, fait écho cet autre témoignage tiré de *L'Etat honteux* où le père de la nation ou le président Martillimi Lopez déclare:

Je ne suis pas Trimilli Lopez qui les pendait comme de la volaille, je ne suis pas Lingui Lafundia qui les écorchait, je ne suis pas Manuelio Samba qui les donnait à ses léopards. Il lui parle du jour honteux où Adamonso Linguas est pharaon mais ça jamais de ma hernie (pp.34-35).

C'est un fait que les mœurs politiques ont subi avec la venue aux affaires des Africains qui ont remplacé les Blancs, une telle déchéance que bien souvent, on en est à se demander si finalement les indépendances ont été une bonne chose. Les régimes issus de ces indépendances ne sont que des régimes de terreur. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle Omonzejie (2009 :254) parle d' :

une travestie de gouvernement autocratique dit « militaromonopartiste », installé dans les différents pays du continent. Ce qui expliquerait le pessimisme des romanciers africains francophones qui n'envisageaient aucune issue à la situation.

La violence politique crée et entretient la peur chez ceux qui la subissent pendant que ceux qui en sont les auteurs profitent pour piller impunément les ressources du pays et gouverner sans partage. Cette violence s'exerce principalement contre les opposants et leurs proches. Elle est implacable, féroce, dans sa logique de harcèlement et à la main lourde, ici comme ailleurs. Parce qu'elle est le thème dominant dans l'écriture des romans, nous avons choisi de la traiter tout spécialement à l'exemple de ce qu'en a fait l'auteur.

Dans *L'Etat honteux*, s'agissant de la violence politique, on peut signaler entre autres les actes répréhensibles du gouvernement du dictateur Martillimi Lopez, et les propos absolument condamnables du dictateur

quand il confesse : «Je ne serai jamais Alto Maniania qui vous pendait comme des singes (...) je ne suis pas Sadrosso Banda qui en mettait un dans ses aubergines. Pas Manuelio de Salamatar qui buvait votre sang pour se sentir au monde. Trois litres de sang tous les soirs» ( p.44).

En dehors du dictateur ici aussi comme dans *La Vie et demie* ses collaborateurs directs sont responsables de cette violence. A ce titre, on peut citer le colonel Vasconni Moundiata qui est la terreur du peuple:

Chez Delpanso, les gens dansaient. Il voulut regarder ces danses qui ne ressemblaient pas à celles des gens de ma tribu. Mais le colonel Vasconni Moundiata s'approche de la piste, il tonna comme une arme à feu : « Arrêtez vos conneries, vous ne voyez donc pas que c'est le président (...) Le colonel Vasconni Moundiata se fâcha et se mit à distribuer des coups de pied aux danseurs, cinq tirailleurs vinrent à son aide qui donnaient de crosse au hasard dans la mêlée (p.9).

Dans *L'Anté-peuple*, la première manifestation de cette violence politique nous est donnée à voir par les bérêts dont la présence est signalée des deux rives du fleuve. Le citoyen Dadou a eu beaucoup de chance en échappant dans sa fuite à la cruauté de ces forces de l'ordre. Ce sont toujours les bérêts qui se singularisent tristement dans la répression et la brutalité. Dadou et Yealdara se sont réfugiés sur l'autre rive du fleuve Congo pour échapper à la poursuite des autorités de leur pays. Or, nous constatons que les pratiques et les habitudes politiques sur l'autre rive du fleuve Congo, lieu de refuge de Dadou et de Yealdara sont identiques à celles de leur pays d'origine. La politique de la terreur est la même. Rien ne permet de dire sur ce que Sony Labou Tansi nous présente, que la situation est meilleure comme le confesse Yealdara, si jamais les bérêts les retrouvaient de ce côté-ci du fleuve chez les pêcheurs qui les ont hébergés : « On les tuera tous

comme des poissons, si on ne les a pas tués déjà. On nous tuera tous comme des rats. Et Dieu ne fera rien. Et rien ne fera rien. Il nous reste une chose à espérer, une : « que la mort soit un chemin comme disent les ancêtres » (p.161).

Les règnes destructeurs des guides providentiels dans *La Vie et demie* et de Martillimi Lopez dans *L'Etat honteux* et des bérêts dans *L'Anté-peuple* témoignent qu'il s'agit d'un monde anarchique, l'anarchie étant l'état de désordre né de l'absence de lois. Ces romans mettent en scène des non-cités dont le seul personnage positif s'aperçoit dans *Les yeux du volcan* :

Non, monsieur le maire, vous n'en aurez pas le loisir. Car cette ville deviendra la cité de la loi et du droit. Plus personne n'y piétinera personne pour son loisir. Je suis venu pour donner raison à la raison. Vous avez géré cette ville comme un caveau de famille. Vous avez caviardé la vie des gens ainsi qu'il vous plaisait ; ce temps-là est fini, monsieur le maire. Cette ville veut chanter. Je suis venu pour qu'elle chante » (p.74).

A la cruauté que nous venons d'étudier s'ajoute le caractère sanguinaire des dirigeants.

### **Le caractère sanguinaire des dirigeants**

Dans *L'Etat honteux*, le président Martillimi Lopez, qui dirige un Etat moderne indépendant, n'a plus l'excuse de la religion, de la coutume ou de la traite négrière. Alors qu'il dispose de toutes les chances pour démentir ce cliché par un respect irréprochable du droit à la vie. Il fait régner l'arbitraire et tue autant qu'il peut, dans une impunité complète. Il s'en vante, sans cesser de se considérer comme le meilleur président que son pays ait eu depuis sa création. Il se compare à ses prédécesseurs qui étaient des alcooliques, fumaient le chanvre et menaient des politiques n'ayant aucun impact sur la vie quotidienne des citoyens :

Je ne suis pas l'ex-votre bâtard Sarnio Lampourta qui buvait le muelocco à longueur de hernie, qui fumait le chanvre pour avoir le courage de parler au peuple, je ne suis pas Houtanansa qui construisait des stades comme si le peuple pouvait manger les ballons de sa maman...(p.70).

Martillimi Lopez ne fait pas de distinction entre la sphère publique et la sphère privée. Chez lui, les crimes sexuels et les crimes contre la nation sont confondus. Par exemple, il se vante d'avoir tué son rival et deux de ses épouses qu'il soupçonnait d'infidélité, inaugurant ainsi la banalisation du crime et de la vie humaine. Du même coup, il banalise l'image déjà négative du Noir dans le monde, image marquée du sceau de la honte et de l'indignité :

Je pardonne tout sauf les erreurs de ma hernie. Un soir, je rentre du bureau et je la trouve avec Barbara Janco...Qu'est-ce que tu fais là Barbara Janco il se retourne et je lui mets six plombs dans la hernie. Il tousse son sang de traître à la patrie. Mais elle, qu'est-ce que je vais faire d'elle ? Je n'ai plus de plomb. Je lui saute à la gorge : c'est dégueulasse mais je serre je serre et elle tousse sa vie de chienne. Son cadavre a chié une vraie merde toute chaude. (p.36)

Les meurtres de Martillimi Lopez ne s'arrêtent pas à la sphère privée. Ils s'étendent à la sphère publique et se font d'une manière spectaculaire au stade national et devant les écrans de la télévision qu'il appelle vulgairement les ustensiles de la télévision. Par exemple, juste au début du récit, il donne l'ordre de fusiller les soldats qui maintenaient l'ordre lors de son passage dans un quartier, en prétendant qu'ils empêchent le peuple de

danser en son honneur : « Fusillez-moi ces cons, ils dérangent le peuple » (p.9) ordonne-t-il sommairement. Quelques pages plus loin, quand il annonce qu'il y a eu une tentative de coup d'Etat et que parmi les rebelles il y a une jeune fille de vingt ans, il se demande à haute voix comment une telle belle fille a pu joindre la rébellion au lieu de faire le bonheur des hommes. Un coin de la foule répond en plaisantant : « Comme ça ». Le narrateur conclut cet épisode avec un sadisme monstrueux :

On les fit taire pour les siècles des siècles, et ça vous apprendra d'avoir des gueules et de vous en servir comme instruments de haine. Enlevez les corps et dites avec vos ustensiles de télévision que le discours du président a fait des morts (p.27).

Au fur et à mesure que le récit avance, Martillimi Lopez devient de plus en plus sanguinaire. Il est surtout allergique aux organisateurs de coups d'Etat, aux hommes qui ont des jolies épouses et à tous ceux qui osent critiquer ouvertement sa politique. C'est ainsi qu'un adolescent surnommé Laure et La panthère, accusé d'avoir mis de l'excrément dans le lit du président va être pendu ; le Cardinal Dorzibanso sera déchiré en deux et un certain Esperancio exécuté publiquement. Le narrateur rapporte par ailleurs que Martilimi Lopez faisait électrocuter les masses et avait transformé la peine de mort en « peine de mâle » (p.142) qui consistait à sectionner publiquement les organes génitaux des condamnés à mort. Il avait décrété un jour que : « La peine de mort c'est pour les femmes ; ce qu'il faut aux hommes c'est la peine de ma hernie parce que leur honteuse fonction de mâle qui est à l'origine de tout » (p.151). Quel message peut-on tirer de ces horreurs relatives à la mauvaise gouvernance en Afrique? Sony Labou Tansi lave le linge sale en public dans l'espoir que les futurs dirigeants de l'Afrique éviteront les scandales similaires, qu'ils se soucieront davantage de l'image qu'ils donnent de leurs pays aux médias

étrangers. Ce message est donné par écrit par un prisonnier à la veille de son exécution, dans l'espoir d'une grâce présidentielle in extremis :

« Nous, les Noirs, avons été baptisés à l'injure ; nous avons plus que les autres des raisons d'être humains, nous devons non pas seulement respirer mais fonctionner, fonctionner pour faire fonctionner cette race de crocodiles venus dans l'Histoire avec des écailles de honte... La force des choses, qui ne sait pas que nous sommes des enfants de la force des choses, menés à la marque par le préjugé » (p.127).

Sony Labou Tansi invite ainsi les futurs dirigeants africains à respecter le droit à la vie en vue de vaincre les préjugés séculaires qui pèsent sur la race noire depuis son contact avec l'Occident. Paradoxalement, ici aussi, Vauban, le conseiller blanc en matière de sécurité ne dit rien pour limiter les scandales de Martilimi.

### **La torture alimentaire**

La cruauté des dirigeants et leur caractère sanguinaire ne sont pas les seules formes de violence politique dans les romans de notre corpus. Il s'y identifie une autre, qui est la torture alimentaire.

En effet, s'il se note une intempérance alimentaire dans les romans qui se traduit par un concours de bouffe, il se remarque également que ce n'est pas toujours à chaque fois que manger beaucoup est un acte de joie. Il est aussi un moyen de torture.

Le premier exemple de cette forme de violence nous vient de *L'Etat honteux* où Martillimi Lopez fait manger leurs propres organes génitaux à ses victimes :

Montre-moi tes ustensiles de mâle. Il descend son pantalon et les montre. Les voici mon colonel (...) laisse-moi mon colonel. d'abord,



mais je te prends tes engins de mâle : c'est pour eux que tu as pris le pouvoir. Il lui tranche l'arbre et les deux noix. Ouvre ta gueule : et il lui ordonne de les bouffer crus si tu ne veux pas que je sorte mon P.A. bouffe mon vieux. Et dis-moi quel goût ils ont. Sucré mon colonel» (p. 99).

D'autres formes similaires de cette torture alimentaire se remarquent dans *La Vie et Demie* où pour un rien, pour un petit soupçon, on torture les gens comme le narrateur le souligne dans ces deux passages suivants: « pour un oui ou un non, les gens des forces spéciales, les FS comme on les appelait, te faisaient bouffer tes papiers, ta chemise, tes sandales, tes enseignes périmées, ou simplement une tenue militaire avec ses fers et ses boutons» (p.131) ou encore:

Au R-P. Wang, qui avait réuni plus de dix personnes autour de la table du Seigneur le dimanche avant neuf heures, on lui avait ordonné de bouffer tous les livres, les siens et ceux des chrétiens. On lui avait acheté deux maniocs pour huit heures de repas. D'abord, il n'en avait pas cru ses oreilles- mais les ordres s'étaient précisés à coups de crosse. Il avait mangé trente-sept livres et les deux maniocs (p.119).

Dans le même roman, nous remarquons que le sommet de cette torture alimentaire semble atteint avec cette scène anthropophagique relatée par le narrateur. En effet, le sadisme du Guide providentiel qui éprouve d'une grande joie en tuant Martial, s'accompagne l'obligation exercée sur la famille de son opposant de manger sa chair : «Vous allez me bouffer ça, dit-le Guide providentiel aux autres loques. Je n'y ai pas enfoncé ma sueur pour rien. Il ordonna qu'on vînt prendre la termitière et qu'on en fit moitié de la

pâte et moitié une daube bien cuisinée pour le repas du lendemain midi» (p.16).

Il n'est pas habituel de retrouver en littérature, beaucoup d'auteurs africains qui ont eu le courage d'aborder et de révéler de façon crue cette thématique et cette pratique mystique lorsque c'est l'œuvre de ceux qui détiennent le pouvoir politique dans nos pays. Il est souvent admis dans nos sociétés que de telles pratiques permettaient d'ajouter du pouvoir et de la puissance à ses adeptes. Consommer alors la chair de son ennemi vous donne une double victoire sur lui parce que non seulement vous l'avez fait disparaître totalement de la face de la terre. Obliger des parents à consommer la chair de leur fils ou de leur proche, voilà qui est le sommet de l'humiliation, de la cruauté et de l'animalité. C'est bien ce que le Guide providentiel va exiger du reste de la famille de Martial. C'est avec l'anthropophagie que la violence et la bestialité atteignent leur point d'achèvement dans les romans. On a atteint le fond de la tyrannie, on ne peut pas aller plus loin.

En analyse synthétique, nous pouvons dire que la société que Sony Labou Tansi a présentée est un monde où la vie ne vaut pas la peine d'être vécue et où la loi du plus fort, qui est toujours la meilleure est en pratique. Le peuple est une proie des guides et d'autres personnalités influentes du régime et vit dans une terreur perpétuelle. Ceux qui réclament leurs droits sont exécutés comme ce fut le cas des étudiants de l'Université de Yourma dans *La Vie et demie*, qui protestaient contre les politisations inconditionnelles des diplômés. Tous les trois mille quatre-vingt-douze étudiants sont tués sur l'ordre du guide Henri-au-cœur-tendre.

### **Conclusion**

La violence politique se retrouve partout dans les romans de notre corpus. C'est le thème récurrent, thème-phare qui éclaire d'un jour nouveau les régimes politiques qui ont pris en otage les populations africaines. Et cela continue sous les tropiques avec les partis uniques et les « pères des nations » qui entendent rester au pouvoir toute leur vie durant. L'alternance

au pouvoir, ils ne l'ont jamais imaginée. Ils maintiennent à coups de terreur le peuple dans l'obscurantisme, dans un infantilisme dégradant et dans une pauvreté repoussante. Nous avons démontré aussi qu'à partir de ce thème, on pouvait comprendre tous les autres qui ont fait l'objet de notre intérêt dans cette étude. Les romans de notre corpus nous mettent devant une société où le sadisme des dirigeants dépasse la mesure et où le peuple se demande le sens de la vie dans le pays où les hommes s'entretuent. La cruauté, le sadisme, la tyrannie et la torture se partagent l'univers fictif de Sony Labou Tansi confirmant que l'on peut parler de la violence politique. Il y aurait beaucoup à dire sur ce thème de la violence politique qui continue de nos jours par garantir à tous les dictateurs qui gouvernent aujourd'hui l'Afrique de continuer à terroriser les masses populaires sans rendre compte à qui que ce soit.

### **Bibliographie**

- Adejir, T. (2000). «Political Disillusionment and Aesthetic Evolution in the Novels of Alioum Fantouré» in *Themes in African Literature in French*, Ibadan, Spectrum Books Limited.
- Arendt, H. (1991). *Du mensonge à la violence*, Paris, Poche.
- Ayissi, A. (2003). « Ordre militaire, désordre politique en Afrique », *Le Monde Diplomatique*, janvier, [www.monde-diplomatique.fr](http://www.monde-diplomatique.fr)
- Bonnet, V.(1999). «Villes africaines et écriture de la violence» in *Notre Librairie*, Paris, no 155-156, juillet.
- Labou Tansi, S. (1979). *La Vie et demie*, Paris, Seuil.
- Labou Tansi, S. (1981). *L'Etat honteux*, Paris, Seuil.
- Labou Tansi, S. (1983). *L'Anté-peuple*, Paris, Seuil.
- Labou Tansi, S. (1988). *Les Yeux du volcan*, Paris, Seuil.
- N'da, P. (1994). «Les Régimes africains et la lutte des jeunes: de la dictature à la démocratie dans le roman négro – africain d'expression française», *R.E.N.E.F, NFLV, Badagry*, vol.1, no.2, mars.

- Omonzejie, E. (2009). « La démocratie élusive en Afrique noire : un sujet leitmotiv dans l'œuvre romanesque francophone » *Le Littéraire, Village Français du Nigéria, Badagry*.
- Osazuwa, S.E. (1994). «Conscience et lutte de classes chez Sony Labou Tansi» *R.E.N.E.F, NFLV, Badagry, vol.1, no.2, mars*.
- Larousse, P. Boyer, A. (1977). *Pluri Dictionnaire Larousse (1977)*. Paris, Librairie Larousse.
- Tangri, R.(1982). «Servir ou se servir?» A propos de la Sierra Leone, *Politique Africaine, Paris, Karthala*.